

António Lobo Antunes : “La littérature devrait être comme l’amour : on le fait, mais on n’en parle pas”

• Gilles Heuré

Comment les mots lui viennent à l’esprit, combien il aime la poésie. L’ami Christian Bourgois, la guerre en Angola... Dans sa bibliothèque lisboète, l’écrivain António Lobo Antunes se confie.

António Lobo Antunes est une légende dans le monde de la littérature, un immense écrivain portugais qui se tient souvent à distance et n’aime guère parler de son travail. Il revient aux lecteurs de le faire, ou aux amis, ceux qu’il a connus et aimés, comme Christian Bourgois (1933-2007), son éditeur en France à qui il reste fidèle. Ancien psychiatre, il vit à Lisbonne dans un appartement où sa bibliothèque géante grimpe aux murs parcourus par une coursive. A 76 ans, António Lobo Antunes lit et écrit constamment, remplissant d’une écriture minuscule des feuilles qu’il corrige sans cesse, inquiet du temps qui passe, de tout ce qui le retarde dans son œuvre. On le dit doté d’un caractère difficile, peu enclin à accorder des interviews, auxquelles il préfère « *des discussions* ». Pourtant cet homme aux yeux bleus, qui vous regarde à travers la fumée de sa cigarette, se montre accueillant, parlant des livres qu’il lit ou relit. Ceux des romanciers de tous pays et de toutes époques, comme ceux des poètes dont il récite les vers avec une reconnaissante gourmandise. Son dernier ouvrage, *Jusqu’à ce que les pierres deviennent plus douces que l’eau*, est un roman polyphonique dans lequel s’entrechoquent des voix et des images de la guerre coloniale en Angola, qu’il a faite en tant que médecin, entre 1971 et 1973. Un livre dont le flot emporte le lecteur pour le déposer sur des rives pleines de bruits et de fureur.

Des mots comme « amour » et « tuez » ponctuent votre dernier roman. Est-il conçu comme une partition de jazz, dans laquelle l'écriture se déploie à partir de ces thèmes ?

Je n'y avais jamais pensé... Sans doute parce qu'un livre est pour moi une chose étrange. Je ne sais pas d'où il vient, je ne fais pas de plan. Parfois, je le laisse, je l'attends, et puis il arrive petit à petit. J'essaye de ne pas rationaliser ce processus — j'en serais incapable d'ailleurs, car il n'est pas possible de rationaliser des émotions. Quand j'ai terminé un livre, si tant est qu'on puisse le dire terminé, j'attends quelquefois des mois avant de me remettre à écrire, et je me sens vide. Au début, c'est agréable, je me dis que je vais disposer de temps pour lire, me promener, aller au cinéma, mais très vite je commence à ressentir un sentiment diffus et désagréable, je ne suis pas à l'aise dans mon corps, il me manque quelque chose. Des étincelles viennent et disparaissent, elles sont floues. Puis des petits bruits, des couleurs, des odeurs, et ça commence à confluer, à tenir, à se transformer en mots, en phrases.

“Le livre vient d'une région à l'intérieur de vous, que vous ne connaissez pas, ni ne dominez.”

Vous dialoguez avec votre livre ?

Il vient d'une région à l'intérieur de vous, que vous ne connaissez pas, ni ne dominez. On pourrait penser que l'écrivain est une sorte d'idiot illuminé. Mais non, il y a des jours où rien ne vient. Pourtant, de 8 heures du matin jusqu'au soir, j'écris ; je n'ai pas d'ordinateur, pas de portable, même pas de carte de crédit... C'est une question de travail. Uniquement de travail, pour progresser toujours.

Progresser comment, et vers où ?

Tenter de faire toujours mieux, parce que je ne suis jamais content. On m'a donné plus que je ne mérite, tout le monde a été très généreux avec moi. Dans tous les pays, en Allemagne, en France, en Italie, dans les pays arabes, partout. Je suis stupéfait d'apprendre qu'il y a des spécialistes chinois de mon travail ! Quand vous apportez quelque chose de nouveau, au moins, vous suscitez l'étonnement ou le refus. Moi, aujourd'hui, je suis devenu « l'Écrivain ». Ça me fait plaisir, bien sûr, mais quand même, une telle unanimité et un tel concert d'éloges...

Cela vous inquiète-t-il ?

Oui et non. Je n'ai pas de fausse modestie, mais je ne suis pas non plus vaniteux. Tout est tellement imprévisible. Prenez l'exemple de *Mémoire d'éléphant*, mon premier livre, paru en 1979. Tous les grands éditeurs de Lisbonne l'avaient refusé. Finalement publié dans une petite maison, il a remporté un succès considérable. Subitement, du jour au lendemain. Je ne connaissais personne dans le milieu littéraire, et soudain j'allais devenir une célébrité.

J'ai alors reçu une lettre d'un agent américain, qui représentait l'écrivain brésilien Jorge Amado, le Cubain Reinaldo Arenas ou encore l'Argentin

Ernesto Sábato. Je ne savais pas en quoi consistait le travail d'un agent littéraire. Je lui ai téléphoné pour lui demander la raison de son intérêt pour moi, il m'a répondu : « *Parce que vous allez conquérir le monde.* » Alors, il m'a invité à New York, et nous avons pris rendez-vous avec l'un des éditeurs de Random House, à qui j'ai demandé ce qu'il pensait de mon livre. En fait, il ne l'avait même pas lu. Il m'a simplement dit : « *Si la critique est mauvaise, je n'achèterai plus rien venant de votre agent.* » Du *New York Times* au *Washington Post*, elle fut enthousiaste. A cette époque, avec une telle presse, c'était gagné, les traductions ont commencé, et tout a été très rapide. Le succès est une chose singulière. Alors, que dire de mes livres ?

Que la mémoire est au centre de votre œuvre par exemple...

Oui, bien sûr, mais n'est-ce pas le cas pour tous les écrivains, qu'ils s'appellent Marcel Proust ou saint Augustin ? Et beaucoup exagèrent leur nostalgie du passé, qu'il s'agisse de ceux du formidable XIXe siècle ou de ceux d'aujourd'hui, moins nombreux, et aussi moins talentueux. Ne prenez jamais pour argent comptant ce que vous disent les écrivains. Ils sont tous plus ou moins comme l'acteur américain Richard Burton qui, pour avoir l'air naturel, allait chez le grand coiffeur Alexandre de Paris et lui disait : « *Il faut que tu me dépeignes !* »

Moi, je suis heureux, parfois inquiet bien sûr, mais moins malheureux que j'ai pu l'être à certaines époques de ma vie. Quand j'entends dire que la souffrance confère une certaine densité à l'écriture, je ne suis pas d'accord. Ce n'est pas vrai, pas plus que l'idée qu'il faudrait écrire dans la joie. Il n'y a de vérité que dans le travail : écrire, travailler, corriger, et encore corriger. Je ne fais que cela. Je n'aime pas parler de technique littéraire parce que c'est ennuyeux pour ceux qui vous écoutent. Dissserter sur la littérature peut conduire à dire des idioties, alors mieux vaut se taire. Quand on demandait à John Dos Passos quelle était sa technique, il répondait : « *En marchant dans la rue.* » La littérature devrait être comme l'amour : on le fait, mais on n'en parle pas.

Pouvez-vous quand même parler des auteurs qui vous tiennent à cœur ?

Je continue à aimer Faulkner, qui me donne envie d'écrire, je m'émerveille en lisant Saint-Simon, Blaise Cendrars, Diderot ou le *Journal* de Jules Michelet. J'ai aussi plaisir à relire des auteurs un peu oubliés, comme Alphonse Daudet et son *Sapho*, un livre dont je ne sais si je l'ai choisi ou si c'est lui. Les Français ont des auteurs qu'ils ne considèrent pas de premier ordre, comme Antoine Blondin qui écrivait très bien sur le cyclisme, mais moi, je lui dois beaucoup : *Monsieur Jadis* ou *L'école du soir*, sur l'enfance et la liberté, est un livre important pour moi.

“J'ai vu aussi le spectacle de la lâcheté, qui est le pire qui soit, obscène.”

Dans votre dernier roman, un sous-lieutenant commet des exactions pendant la guerre en Angola, mais il y adopte aussi un

enfant. Les hommes changent-ils selon les circonstances ?

Pendant une guerre, les hommes ont des comportements étranges, mais ils ne changent pas tellement. Un de mes meilleurs amis, Ernesto Melo Antunes, un homme très courageux qui était mon capitaine en Angola — devenu par la suite ministre —, marchait une nuit sous le feu avec une lampe de poche. Quand je lui ai dit que c'était dangereux, il m'a répondu : « *Parfois un homme a envie de mourir...* » J'ai vu aussi le spectacle de la lâcheté, qui est le pire qui soit, obscène. Comme cet officier qui s'était caché pendant une embuscade. Les soldats, eux, très jeunes, étaient courageux. Je ne suis resté en Angola que vingt-sept mois, ce qui est néanmoins très long. Ce pays est le plus bel endroit que j'ai vu sur la terre, d'une beauté incroyable. Les gens y sont gentils, très doux. Ils parlent un portugais merveilleusement sensuel, très musical. Ils vous tuaient, bien sûr — mais c'était la guerre, donc on se tuait les uns les autres. Quand j'étais étudiant à la faculté de médecine, à Lisbonne, une infirmière qui avait un don de voyance m'avait prédit que j'allais mourir en Afrique. Sur le coup, j'ai trouvé ça étrange, mais j'y ai repensé quand, plusieurs mois après, j'ai reçu le petit papier de mobilisation. Un de mes cousins a été tué en Angola. Ça pouvait arriver vite. J'écrivais déjà à l'époque, sans penser à être publié. Je me suis marié quelques mois avant de partir, en espérant que ma femme allait rapidement être enceinte. Ma fille est née quand j'étais déjà là-bas. Elle avait 6 mois quand je l'ai vue pour la première fois. Ça, je ne le pardonnerai jamais à la dictature de Salazar.

L'Italie a aujourd'hui un gouvernement d'extrême droite ; en Espagne, le Parti populaire (PP) se rapproche des extrémistes de Vox. Sentez-vous le Portugal menacé par cette vague populiste ?

On ne gagne pas très bien sa vie au Portugal, les jeunes, notamment, sont mal payés. Mais tout le monde est social-démocrate ou démocrate-chrétien. Il y a encore des gens qui ont connu la dictature, puisqu'elle a duré jusqu'en 1974. Mais même ceux qui sont nés après ont tous un membre de leur famille qui a vécu cette période. La dictature était dure. Dans les années qui ont suivi sa chute, chacun pouvait apprendre qu'un de ses proches avait appartenu à la Pide (la police politique), ou avait été un indicateur. Même chez soi, on n'osait pas parler de politique. Ce passé douloureux rend le fascisme impossible aujourd'hui au Portugal. Votre Rassemblement national n'aurait aucun écho ici.

“Le racisme aujourd'hui en Europe a aussi une dimension sociale.”

J'adore la délicatesse française, je n'ai jamais rien à dire contre les Français. Sauf une fois, dans une banque, il y a longtemps. Quand je lui ai donné mon passeport, l'homme derrière le guichet m'a regardé et dit : « *T'es portugais, je n'ai rien pour toi.* » Le racisme aujourd'hui en Europe a aussi une dimension sociale. Ceux qui n'appartiennent pas aux mêmes classes ne se comprennent pas. Les classes sociales creusent des différences. Par ailleurs, ce ne sont plus les partis politiques qui commandent. Pendant des années, j'ai pensé à la création d'une fédération ibérique. A présent, l'essor du nationalisme en Espagne rendrait la chose compliquée. Le galicien est pourtant une langue

proche du portugais. Ici, tout le monde comprend l'espagnol. Nous sommes frères. Les Espagnols ont des musiciens, des poètes merveilleux, des peintres à n'en plus finir, comme Vélasquez, « *le peintre des peintres* » disait Edouard Manet.

Votre œuvre sera prochainement publiée dans la Pléiade. Quel sentiment cela vous inspire-t-il ?

Une grande joie. La France a toujours été généreuse avec moi. Ça aurait fait plaisir à mon père et à Christian Bourgois, qui fut mon éditeur et un véritable ami. Certains craignaient que nos caractères — on disait que je l'avais mauvais... — ne s'accommodent pas. Mais je suis l'aîné d'une fratrie que ma mère a bien élevée. Nous devons être polis. Un jour, Christian Bourgois, un homme pourtant distant, m'a dit : « *Il n'y a pas d'écrivains au monde que j'admire autant que toi.* » Nous étions comme des frères et nous ne nous sommes jamais disputés. Parfois, il me citait une phrase d'un général vénitien du XVe siècle : « *Il faut prendre la chance par les cheveux et ne pas oublier qu'elle est chauve.* » Discret, il ne montrait jamais sa tendresse, mais on la sentait tout le temps. Aller dans une librairie avec lui était agréable : il avait un authentique amour pour les livres. Il les tenait entre ses mains comme on tient un bébé, avec tendresse.

Le plus important pour moi, dans le monde des livres, ce sont les amis que j'admire et que j'aime. Ou certaines rencontres. Un jour, lors d'une signature, une femme âgée et très élégante m'a demandé de lui dédicacer mon livre. Cette femme s'appelait Jacqueline Audiberti ; elle était la fille du grand poète et dramaturge Jacques Audiberti — « *Mon papa* », m'a-t-elle dit timidement. J'en ai été très ému. « *Si je meurs qu'aille ma veuve/A Javel près de Citron/Dans un bistrot elle y trouve/A l'enseigne du Beau Brun/Trois musicos de fortune qui lui joueront — mi ré mi...* », écrivait Audiberti. Superbe !

“Jeune, j'ai pleuré quand j'ai compris que je ne serais pas poète.”

Il y a des éclats de poésie dans vos livres. Auriez-vous voulu être poète ?

Je donnerais n'importe quoi pour être poète ! « *Il pleut des voix de femmes comme si elles étaient mortes même dans le souvenir/C'est vous aussi qu'il pleut merveilleuses rencontres de ma vie ô gouttelettes...* » Apollinaire, dans les *Calligrammes*, c'est magnifique ! Jeune, j'ai pleuré quand j'ai compris que je ne serais pas poète. « *J'aime les hommes dont les yeux brillent...* », chante Charles Trenet. Il y a aussi Brel ou Barbara. J'ai beaucoup lu les poètes dans la collection Poètes d'aujourd'hui, chez l'éditeur Pierre Seghers. A une époque, j'ai découvert François Villon, et je connaissais son œuvre par cœur. Et puis Baudelaire, René Char, Paul Eluard... La poésie narrative comme celle d'Aragon ne m'intéresse pas beaucoup, même si j'admets qu'il a quand même écrit des vers magnifiques.

D'ailleurs, les poètes ont toujours raison. Qui suis-je pour critiquer ? Je ne dis jamais du mal des poètes, ou même des écrivains. Il faut tous les aimer. Ceux qui se plaisent à les dénigrer sont stupides. Quand on est soi-même écrivain,

on apprend d'ailleurs plus à lire les mauvais auteurs que les bons. Si le livre n'est pas réussi, on en voit les coutures. S'il est bon, c'est impossible, il reste imperméable.

António Lobo Antunes en 4 dates

1942 Naissance à Lisbonne.

1971-1973 Médecin dans l'armée portugaise pendant la guerre d'Angola.

1979 Mémoire d'éléphant et Le Cul de Judas.

2007 Prix Camões.

À LIRE

Jusqu'à ce que les pierres deviennent plus douces que l'eau, traduit du portugais par Dominique Nédellec, éd. Christian Bourgois, 576 p., 23 €.